

reportent leur affection sur les enfants, et certains parviennent à associer sexualité et affection. Ce constat nous amène au carrefour de plusieurs champs de la sociologie : sociologie du corps (du corps à corps et du charnel), sociologie de la socialisation primaire et secondaire (acquisition de valeurs au sein de la famille d'origine et partage ou non de ces valeurs au sein du couple). Seule une approche décloisonnée permet d'envisager en définitive comment des pratiques qui ne posent pas problème à l'un des membres du couple seront jugées comme intolérables par l'autre.

Muriel Augustini,
Université de la Réunion

SYLVAIN FERREZ, LE CORPS DÉSTABILISÉ, PARIS, L'HARMATTAN, 2007.

Le travail effectué par S. Ferrez concernant principalement l'œuvre littéraire de Claude Pujade-Renaud est riche. L'écriture fine et soignée dégage une énergie impressionnante. Son engagement dans ce travail ne laisse aucun doute : les multiples entretiens réalisés et la lecture attentive des nombreux romans, nouvelles, poésies, correspondances, etc., de l'auteur sont conséquentes. Il décrypte sa variété et ses ressorts intimes. Sans faire œuvre de psychanalyse, *a fortiori* de psychothérapie, il décrit avec luxe de détails biographiques et de précisions littéraires la posture humaine de C. Pujade-Renaud, et pour tout dire ses affres. Car les écrits de cette auteure sont taraudés d'un lourd secret familial qui se dévoile progressivement au lecteur. Sans doute est-ce la limite propre à ce genre de travail de déconstruction qui s'appuie *in fine* sur les discours directs (entretiens) et les discours indirects (les œuvres produites). Ces traces volontaires comportent, qu'on le veuille ou non, une part de figuration sociale. Elles ne constituent pas à proprement parler une thérapie, même si elles permettent, sans doute, un mieux être avec soi et les autres. Avec C. Pujade-Renaud, le « souci d'une écriture incarnée » (p. 26) fait la part belle aux détails de

la vie quotidienne, familiale, universitaire, physique, etc. Il souligne, surtout, un désir puissant de résister à toute imposition sociale. Ce refus d'une position circonscrite, limitante, devient sous la plume de S. Ferrez une « nécessité sociologique (de) résister à l'enfermement des structures de pouvoir » (p. 201). L'image de la mère toute-puissante mais aussi des institutions universitaires dominées par des hommes disparaissent à tout moment comme des éléments déclencheurs de cette révolte personnelle, finalement sublimée dans ses écrits. La création littéraire émane préférentiellement, selon S. Ferrez, de ces « habitus déchirés » (p. 353) : « elle ronge les classés entre » (p. 360).

La danse, spécialité initiale de C. Pujade-Renaud, est utilisée pour décrire métaphoriquement sa conception du corps, mais aussi de l'écriture. Pour elle, l'objectif est justement d'accepter le vacillement, la déstabilisation, les entretenir, les compléter. D'où le titre choisi. La vie ne semble avoir de l'intérêt que dans cette unique recherche de vertige maintenu. Cette image évocatrice constitue pour S. Ferrez la métaphore la plus explicite de ses rapports aux mondes conjugal, de l'éducation physique, de l'université, mais aussi du langage. « Faire valser les mots » (p. 32), « jouer avec les mots » (p. 51) deviennent une marque de fabrique littéraire. Surtout, le lecteur devine en filigrane que cette déstabilisation engage C. Pujade-Renaud dans un combat autrement plus rude : il s'agit de faire croire à l'immortalité du corps. Être en mouvement, sans même évoquer le sempiternel mouvement perpétuel, devient une tentative espérée de création. Cette création est chevillée à la biographie variée, si ce n'est tourmentée, de cette écrivaine, ancienne chercheuse corporelle.

La « malléabilité du corps » (p. 48) et celle induite du langage constituent alors un rapprochement conscient *a posteriori* du « flottement de sens caractéristique de l'enfance » (p. 55). L'essence de cette œuvre littéraire est le jeu corporel alors même que la biographie souligne un désenchantement profond avec son

lot d'expériences douloureuses (IVG, séparation, ménopause, etc.). L'évocation des rêves de l'auteure poursuit cette recherche d'expériences modifiées de conscience et de corps. Ils deviennent des « scènes de déconstruction possible » (p. 70) de son propre rapport au monde, au corps, au pouvoir. L'écriture devient un moyen quasi thérapeutique de s'extraire des limites imposées à toute vie humaine. Cette autodisque réflexive met du jeu dans les rouages des contraintes ordinaires. Dans un effort de compréhension autobiographique se dégagent deux types de modalités de pouvoir. Celui du contrôle, véritablement apologétique, mais qui sous couvert de sécurité peut conduire à la folie pour celle ou celui qui n'arrive pas à se complaire dans cette vie terne. Celui de la dilution, de l'ouverture, qui échappe à la répétition et à la destinée promise, mais dont le risque est la mort.

Écrire permet légitimement de s'ouvrir aux autres, si ce n'est d'écrire pour les autres. L'activité scripturale est toujours en science comme en littérature une écriture contre. Ici, l'écrit contrevient à la censure familiale. Même si C. Pujade-Renaud se défend vivement d'écrire un témoignage direct, ses entretiens, ses nombreux romans et nouvelles parlent d'elle assurément, des doutes quant à son identité qui se sont arc-boutés très tôt à partir de l'ambivalence même de son prénom. Au final, cette analyse biographique, littéraire et sociologique poursuit d'une autre manière l'exemplaire travail de N. Elias à propos de Mozart. Elle nous dévoile les éléments essentiels de la création géniale, qui est tout sauf un don de la nature...

S. Héas

JEAN-MARIE BROHM, LA TYRANNIE SPORTIVE. THÉORIE CRITIQUE D'UN OPIUM DU PEUPLE, PARIS, BEAUCHESNE, COLL. « PRÉTENTAINES », 2006, 244 P.

Le sport contemporain, « fait social total », pénètre tous les domaines de l'espace public :

économique, culturel, politique et social. Néanmoins, il constitue un objet très controversé, il est concurremment un élément de culture, d'intégration, d'émancipation, de même qu'un lieu de violences, de corruptions, de dopages et de manipulations biologiques. De quelle manière est-il alors possible d'aborder, d'étudier cet objet ? Le phénomène « sport » n'est pas sans alimenter les productions sociologiques. Cependant, Jean-Marie Brohm semble se distinguer et se marginaliser dans la mesure où il s'inscrit dans une posture de critique radicale du sport et de la société capitaliste. En effet, il ne se contente pas d'analyser les pratiques sportives ou les discours produits sur le sport mais il étudie la place et le rôle des institutions sportives dans le fonctionnement ordinaire du mode de production capitaliste. Ainsi, il considère le sport comme un instrument idéologique de l'État, institution de domination idéologique reproduisant les structures du capitalisme d'État d'inspiration libérale ou totalitaire. Ceci constituant la matrice même de la « théorie critique » qu'il va reprendre et dont il va approfondir la posture épistémologique et politique à travers cet ouvrage. Une théorie et un mode de pensée qui relèvent d'une lecture marxiste et freudo-marxiste du sport.

Découpant son ouvrage en trois parties, l'auteur consacre une part de sa réflexion au paradigme critique en sociologie, de manière à présenter le rôle, la nécessité et l'usage de la critique. Ce qui contribue à exposer la posture de la « théorie critique » et à montrer sa marginalisation, par son fondement et son empreinte multidimensionnelle et multiréférentielle, à l'égard d'une sociologie « dominante ». Cette « théorie critique », s'inscrivant en marge des normes du champ de la recherche en sociologie et souvent dépréciée, l'amène ainsi à discuter les postulats épistémologiques et la prédominance de certains modes de pensée de la sociologie. Une sociologie « positiviste » qui aurait tendance à occulter et à euphémiser certains faits, à embellir l'objet sport. Après avoir repositionné sa théorie au